**BCPST2 – Français – Philosophie**

**DST2 - Corrigé**

**Rappel du Sujet :** Le philosophe Henri Bergson dans son ouvrage intitulé *Les Deux Sources de la morale et de la religion* (1932) écrit : « Il n’est que juste de tenir compte à l’individu du consentement virtuellement donné à l’ensemble de ses obligations, même s’il n’a plus à se consulter pour chacune d’elles. Le cavalier n’a qu’à se laisser porter ; encore a-t-il dû se mettre en selle. Ainsi pour l’individu vis-à-vis de la société. En un certain sens, il serait faux, et dans tous les sens il serait dangereux, de dire que le devoir peut s’accomplir automatiquement. Erigeons donc en maxime pratique que l’obéissance au devoir est une résistance à soi-même. »

**Eléments d’introduction :**

- Reformulation de la thèse : le devoir n’est pas une action automatique, mais résulte toujours d’un effort accompli sur sa propre individualité vis-à-vis des normes sociales.

- Les mots de Bergson mettent apparemment en regard deux faces du devoir : l’une, l’obligation quotidienne, que l’on honore presque « automatiquement » sans plus avoir « à se consulter » et sans faire aucun effort ; l’autre, l’injonction morale à laquelle on oppose une résistance intérieure et qui génère en soi une intensité spécifique. Or c’est cette résistance intérieure qui définit véritablement le devoir selon lui : celui-ci est nécessairement conscient, implique un conflit intérieur et triomphe de ce conflit.

- Il n’est pas vrai en effet que la notion de devoir soit si simple qu’on puisse n’y voir qu’une obéissance aveugle et mécanique, sans véritable implication de soi. Le devoir est au contraire pour Bergson affaire de conscience : il est en réalité, comme il le dit autre part dans le texte, une « chose raide et dure » car l’homme qui accomplit son devoir a dû faire un choix, triompher d’une hésitation, d’une tension entre sa tendance naturelle et ce que la société, la famille ou tout autre groupe qui dès la naissance le forment et le conforment selon des règles, lui ont intimé de faire (« l’ensemble de ses obligations »). Comme le cavalier qui « a dû se mettre en selle », l’individu a dû s’insérer dans la société, et cette insertion lui a demandé un effort, un effort sur soi-même. Cet effort, c’est d’abord par l’éducation reçue qu’il le réalise, comme le cavalier apprend lui-même les gestes qui lui permettent de se mettre en selle ; mais on peut dire avec le philosophe qu’à chaque fois que l’individu accomplit son devoir, il y engage sa conscience, vainc des hésitations somme toute naturelles, triomphe de certains penchants, prend donc de son propre mouvement le pli de l’injonction et y accorde son être. Le devoir n’est donc jamais chose facile.

- Le considérer comme tel c’est à la fois « faux », en vertu de ce qu’on vient d’expliquer, et « dangereux » : car cela voudrait dire que le devoir n’est qu’une habitude parmi d’autres ou qu’on le réduit à son application, et qu’il n’a rien à voir avec notre individualité et notre humanité profondes. Le devoir est difficile, parce qu’il engage à chaque fois la conscience de l’individu, l’être tout entier, à la fois son action et ses sentiments, et, partant, sa liberté.

- Problématique : Qu’est-ce qu’implique la définition du devoir comme source de tension chez l’individu ?

**I- On pourrait d’abord définir le devoir essentiellement comme une intériorisation naturelle et spontanée de ce que nous avons à faire au sein de la société ou de tout autre groupe auquel nous appartenons. Le devoir est alors l’obligation quotidienne que l’on honore presque « automatiquement » sans plus avoir « à se consulter ».**

1- La vie sociale de l’individu se définit selon un « ensemble d’obligations », de prescriptions, de règles de tous ordres. C’est donc l’obéissance et le devoir qui constituent essentiellement le rapport de l’individu à la société.

• La vie de l'individu au sein de la société est réglée par des contraintes et des prescriptions, à la fois morales et pratiques : c’est la société qui décide de « ce qui est convenable » (*Le Temps de l'innocence*,p.53), « ce qui se fait » ou « ne se fait pas » (p.22). Dans le roman, la prose d’E. Wharton est jalonnée d’expressions renvoyant à ces obligations multiples : on ne compte plus les « il faut », « il est d’usage », « c’était un usage consacré » qui jalonnent le texte. Qu’il s’agisse donc de ce que les jeunes filles, comme Miss Archer, ont le droit de dire ou d’entendre en public, de la manière dont les hommes de l’aristocratie new-yorkaise doivent apparaître dans le monde, la société régule tout et décide de tout, et chacun se doit de répondre à ces injonctions communes.

• En toute occasion, l’individu est en effet tenu d’obéir, d’agir selon son devoir. A chaque étape importante de l’existence, il s’agit en effet d’obéir à l’autorité familiale ou aux codes sociaux. Ainsi May et Newland ne sauraient déroger au « cérémonial des fiançailles » (p.44), présenté au début du chapitre quatre comme un « rite précis et inflexible », répondant à « une autorité héréditaire » incarnée d’un côté par Mrs. Mingott et de l’autre par les Van der Luyden, ces derniers étant considérés comme « les arbitres sociaux de leur petit monde » (p.71) ; le chœur des *Suppliantes* rappelle aussi leur rôle aux Danaïdes à la fin de la pièce : elles ne sauraient tout à fait échapper à leur destin de femmes, c’est-à-dire au mariage : « l’hymen pourrait bien être ton lot final » (p.87).

• La vie de l’individu est aussi celle d’un citoyen, elle aussi fondée sur une stricte obéissance aux lois et à l’autorité du souverain, incarnée par les rois Pélasgos et Etéocle dans les pièces d’Eschyle, qui obéissent à leur tour aux lois qui régissent l’ordre divin et l’ensemble du cosmos. Spinoza ne cesse de rappeler l’absolue autorité du souverain sur les sujets à partir du moment où s’établit un ordre politique : dès lors en effet que les hommes fondent un Etat, ils doivent se soumettre à l’autorité et à la volonté du pouvoir souverain : « nous sommes tenus d’exécuter absolument tout ce qu’enjoint le souverain » (p.76), comme le fait sentir Etéocle au début des *Sept contre Thèbes* lorsqu’il appelle tous les citoyens à agir pour la défense de la cité : « chacun vous *devez* tous à cette heure, ceux qui attendent encore la pleine force de la jeunesse comme ceux qu’elle a fuis avec l’âge » (p.144) ; « aux créneaux ! aux portes des remparts ! Tous debout ! Courez armés de pied en cap ! » (p.144)

2- Or, l’individu fait le plus souvent – sinon toujours – le choix de la règle, sans même s’en rendre compte. Il obéit à ses obligations dès son plus jeune âge, en finissant par ne plus en avoir conscience.

• Les Danaïdes obéissent aux injonctions morales de leur père sans qu’il ait véritablement à leur rappeler ce qu’elles doivent faire : « tu parles de prudence à des enfants prudents (p.57) : elles ont intériorisé la place qui est la leur et savent naturellement ce qu’elles doivent à leur condition de femmes, qui plus est exilées sur un sol étranger : elles entendent donc faire preuve de retenue.

• On retrouve cette obéissance pratique et mécanique dans ce que nous décrit Spinoza du peuple hébreu et de l’existence hautement ritualisée qui est la sienne, « fruit de la discipline très forte à laquelle les formait leur éducation. » (p.131). Ainsi tous grandissent dans l’idée que la plupart de leurs actes doivent se conformer à la Loi, dans une exigence commune au peuple tout entier, et « toute leur vie était une constante pratique de l’obéissance » (p.131), dans une complète accoutumance, sans qu’ils ne s’interrogent jamais sur la possibilité d’une vie autre : « la chose défendue n’avait d’attrait pour personne, seule en avait la chose commandée » (p.131). Animés par une profonde révérence à l’égard de ce qu’il tenait pour la Loi de Dieu, « ils devaient obéir sans consulter la raison » (p.133).

• Au début du roman d’E. Wharton, le protagoniste Newland Archer nous est d’abord présenté comme un jeune homme suivant les règles d’usage sans y penser, sans réfléchir à leur origine ou à leur bien-fondé ; ainsi du regard que les hommes de la haute société new-yorkaise portent sur leurs femmes : « Il se contentait de ce point de vue sans l’analyser, le sachant partagé par tous ces messieurs » (p.25) ; les injonctions sociales sont si ancrées qu’E. Wharton va jusqu’à les assimiler aux « craintes superstitieuses dans les destinées de ses aïeux » (p.22).

3- Et cette acceptation spontanée du devoir, cet engagement quasi aveugle de l’individu envers la communauté, cet abandon à la règle, est précisément revêtu de noblesse.

• Cette vision correspond peut-être davantage à la conception antique des rapports de l’individu à la société : dans les pièces d’Eschyle, on laisse peu de place à l’individualité, et l’homme public (social ou politique) ne fait qu’un avec l’homme privé. Ainsi l’accomplissement de son devoir envers la cité signifie pour tout homme la gloire et exalte son courage. Lorsqu’Etéocle désigne chacun des combattants choisis pour affronter les ennemis aux portes de la ville, il fait sentir avec quelle impatience il attend l’affrontement et toute l’ardeur qui est la sienne : « le puissant Polyphonte, volonté ardente, rempart éprouvé » (p.156) ; « Mégareus…ce n’est pas lui qui, s’effrayant d’un grondement de cavales aux hennissements furieux, jamais abandonnera nos portes » (p.157). On retrouve ce même engagement chez les premiers Hébreux dont Spinoza nous décrit la ferveur patriotique. L’obéissance infaillible qui est la leur depuis l’enfance leur a donné « des âmes fermes pour tout endurer au service de la patrie avec une constance et un courage uniques » (p.129) ; le devoir patriotique est en même temps devoir envers Dieu que les Hébreux sont fiers de servir sans relâche.

• Cette vision n’est finalement pas si différente dans le roman d’E. Wharton. Ce qu’aime Newland chez May, ce qui l’élève au comble du bonheur, c’est bien justement le sens du devoir et des convenances qu’incarne sa fiancée, qui fait qu’elle tient toujours son rang, qu’elle cherche toujours à être agréable à tous et qu’elle s’évertue à cacher ce qui pourrait lui être pénible : « elle comprendrait toujours : elle dirait toujours ce qu’il faudrait. Cette découverte fit déborder la coupe de sa félicité. » (p.42) ; « Rien ne lui était plus agréable chez sa fiancée que la volonté de porter à la dernière limite ce principe fondamental de leur éducation à tous deux : l’obligation rituelle d’ignorer ce qui est déplaisant. » (p.43). Elle prend donc de la hauteur, et à maintes reprises, elle prend les traits d’une divinité ou d’un ange, incarnation de la pureté des sentiments et de la plus haute moralité : « cette blancheur, ce rayonnement » (p.41), comme la désigne Newland dans son for intérieur. Sa « toilette blanche », ses gants blancs et les fleurs de muguet qu’elle effleure timidement à l’Opéra lors de sa première apparition dans le roman, contrastent fortement avec la « robe de velours bleu corbeau, serrée sous la poitrine par une ceinture »(p.26) de sa cousine Ellen qui déclenche des commentaires offusqués, tant elle contrevient à toutes les règles de bienséance : la jeune femme en effet « révélait un peu plus de poitrine et d’épaule que New York n’était accoutumé d’en voir » (p.32).

**[Transition :]** Or, pour Bergson, cette définition du devoir ne saurait suffire, et pour se conformer à ce qu’on vient de dire, ce n’est pas là que réside sa vraie noblesse, en quelque sorte. Le devoir est avant tout conscience de la possible résistance que nous pouvons opposer à toutes les injonctions auxquelles nous obéissons.

**II- Mais Bergson refuse que le devoir ne soit que cette obéissance quasi mécanique et inconsciente aux obligations. En effet, le devoir est affaire de consentement et pas seulement d’habitude : l’action accomplie par devoir résulte d’un triomphe sur son individualité propre entrée en conflit avec la règle ou la loi.**

1- En effet, selon Bergson, il est « faux » de dire que le devoir est chose facile et qu’il résulte d’une adhésion spontanée aux obligations. Il ouvre au contraire en l’individu un conflit, il provoque une tension.

• Nous commençons par résister aux prescriptions sociales, par nature, et ce sont bien les enfants qui nous le disent d’abord, dans leur réaction vive aux injonctions multiples ; la haute société new-yorkaise regarde Medora avec une certaine condescendance, comme une femme qui ne serait pas tout à fait sortie de l’état d’enfance, se laissant guider par ses excentricités. Dans l’hypothétique état de nature que pose Spinoza dans la lignée de ses prédécesseurs, le devoir n’existe pas, ni non plus la justice, et encore moins la piété. Chaque être se comporte d’une certaine manière, différente de celle d’un autre, selon ce qui lui est propre, ce qui lui est naturel, et qui le détermine ; l’individu étend alors sa puissance aussi loin que sa nature propre le lui permet, en exerçant le « droit souverain de persévérer dans son état » (p.66) ; il agit en toutes choses selon ce que lui dicte sa nature et ne reconnaît aucune autre loi que celle qui lui permet « d’exister et de se comporter comme il est naturellement déterminé à le faire » (p.66).

• L’injonction sociale se heurte à la résistance de l’individu, à ses sentiments ou à ses passions, à sa tendance naturelle, car « l’obéissance, […] ôte bien en quelque manière la liberté », (*TTP*, p.78). Devant Etéocle qui lui ordonne de cesser ses lamentations, le chœur des *Sept contre Thèbes* avoue qu’il ne lui est pas aisé de le faire, étant donné ce qu’il éprouve devant la menace ennemie : « Je voudrais t’obéir ; mais l’effroi tient mon cœur en éveil, et l’angoisse, installée aux portes de mon âme enflamme l’épouvante : je crains l’armée qui entoure nos murs comme, pour sa couvée, la colombe tremblante » (p.152). L’acte de devoir entraîne un conflit intérieur, il n’est donc pas simple. Dans *Les Suppliantes*,le roi Pélasgos ne s’interroge-t-il pas lui-même sur ce qui est son véritable devoir ? Il sait que ses propres sentiments envers les exilées se heurtent à l’obligation qu’il a de protéger d’abord sa cité de toute menace extérieure, de tout danger, et un douloureux malaise l’envahit : « Une masse de maux vient sur moi comme un fleuve, et me voici au large d’une mer de douleurs, mer sans fond, dure à franchir – et point de havre ouvert à ma détresse ! » (p.67) : la métaphore filée traduit alors à la fois le dilemme qui est le sien et la dure réalité du devoir. A l’échelle de la cité, cette tension ou ce conflit s’exprime à la fin des *Sept contre Thèbes* par la séparation du chœur en deux groupes, l’un ayant décidé de suivre l’ordre du souverain, l’autre l’intention d’Antigone d’enterrer Polynice, pourtant décrété ennemi de la cité.

2- Ainsi le devoir proprement dit, selon Bergson, est de l’ordre du consentement, et réside précisément dans la conscience du choix que l’on fait de renoncer à une part de soi-même. En ceci il se distingue de la simple contrainte ou de l’obligation : le devoir engage moralement l’individu et sa conscience. L’obéissance, même si elle devient en grande part automatique par la suite, est le résultat d’une consultation interne : celui qui obéit par devoir a triomphé de sa tendance propre.

• On *devient* un être social, en faisant effort sur soi-même. Spinoza explique en effet que le pacte social est fondé sur le renoncement à sa pleine liberté d’agir selon sa complexion propre, c’est-à-dire selon le mouvement auquel nous entraînent nos seuls appétits. En société et dans le giron de l’Etat au contraire, « l’individu a renoncé à son droit d’agir selon son propre jugement » (p.196), selon ce que lui dicte sa droite raison, pour échapper à la crainte d’une mort violente. Il a transféré tout son droit naturel pour obéir désormais à la seule loi commune qui lui assure une existence dans la paix et la concorde. C’est aussi à ce raisonnement que se rend Ellen lorsqu’elle rentre d’Europe pour retrouver New York et « redevenir une parfaite Américaine » (p.81), se réfugier dans le giron familial, se retrouver au milieu d’amis, faire effort pour ne plus être si différente, puisque sa différence la menace de toutes parts et l’isole : « Si vous saviez comme j’ai horreur d’être différente ! » (p.122).

• Le devoir, loin d’être seulement une action automatique, résulte donc bien souvent d’une délibération avec soi-même et d’une consultation interne, comme en témoignent les interrogations du roi Pélasgos, rendues dans le texte grec par des subjonctifs de délibération : « Je ne sais que faire ; l’angoisse prend mon cœur : dois-je agir ou ne pas agir ? Dois-je tenter le Destin ? » (p.64) : si le devoir d’agir est impératif, la forme qu’il doit prendre ne s’impose pas d’elle-même.

• A l’issue de cette consultation l’individu triomphe de ses passions propres et, par conséquent, sacrifie une part de lui-même : c’est cela que constitue le devoir. Lorsque Newland lui explique à quels désagréments elle s’expose en s’acharnant à demander le divorce, Ellen y renonce finalement, sacrifiant sa liberté à la réputation familiale : « Mon unique idée, en me sacrifiant, a été d’empêcher la répercussion de ce scandale sur la famille, sur May, sur vous ! » (p.179). En la conseillant en ce sens, Newland renonce de son côté à la tentation de suivre des idées et des convictions plus modernes, selon lesquelles « Les femmes doivent être libres, aussi libres » que les hommes (p.61) ; il plie alors devant l’antique principe qui n’a jamais été ébranlé et accepte ce sacrifice de l’individu à la collectivité.

3- Il serait donc dangereux de ne pas reconnaître le devoir comme l’expression de la volonté consciente de l’homme et de sa liberté.

• L’adhésion au groupe et l’obéissance qui en résulte sont le résultat d’une bonne compréhension du bien que les relations interhumaines ainsi instituées représentent pour chacun, au sein de la société civile ou de l’Etat. Il est primordial en effet que l’on reconnaisse cet accord comme le fruit d’un acte de raison et de volonté : car c’est par et au sein de cet accord que l’homme exprime et accomplit son humanité. Chaque homme a en effet reconnu, « suivant les lois et les injonctions certaines de la raison » (p.69), qu’il était dans son intérêt propre et son plus grand bien d’obéir à la loi commune, la même pour tous : nous nous soumettons donc au pouvoir souverain « tant parce que la nécessité nous y contraignait que par la persuasion de la raison elle-même » (p.76), et c’est ce qui nous fait libre : « dans cet Etat, chacun, dès qu’il le veut , peut être libre, c’est-à-dire vivre de son entier consentement sous la conduite de la raison » (p.78-79).

• Au contraire, le devoir conçu seulement dans son application mécanique enlève toute humanité à l’individu, qui s’efface dangereusement derrière une tendance commune, en étant pris dans un mouvement duquel il ne serait qu’un rouage. La prose d’E. Wharton se fait dure quand elle rend compte du regard de Newland posé sur May à l’Opéra lors d’une des toutes premières scènes du roman. Il est amoureux et en même temps constate – et s’en réjouit ! – que sa future épouse est comme les autres un « produi[t] de ce système » d’éducation (p.25) orchestré par « des mères, des tantes, des grands-mères » qui en arrivent à « fabriqu[er] » une « pureté factice » (p.63). L’être est alors comme réifié.

• Ne pas reconnaître le devoir comme un consentement après une bataille menée contre soi-même, c’est ne voir dans l’obéissance que servitude, et c’est donc prendre le risque d’entretenir le pouvoir de domination du groupe sur l’individu, facilement manipulable dès lors qu’il n’a pas ou plus conscience de ce pour quoi il agit dans l’intérêt de tous. C’est en effet bien plutôt être un esclave, c’est-à-dire un individu devenu « inutil[e] à [soi-même] » (*TTP*, p.106) que d’obéir sans bien savoir ce qui est à l’origine de son obéissance. Ce serait affirmer que l’on peut tout exiger de l’individu, comme ces détenteurs du pouvoir dont nous parle Spinoza qui entretiennent la crainte et donc la superstition chez leurs sujets, pour se faire adorer d’eux comme des dieux (préface) ; et ces pontifes qui alimentent chez les individus toutes les formes de préjugés et leur crédulité, réduisant alors « des hommes raisonnables à l’état de bêtes brutes, puisqu’ils empêchent tout libre usage du jugement, toute distinction du vrai et du faux » (préface, p.51). C’est précisément ce que ne veut pas faire Pélasgos dans *Les Suppliantes* : il n’entend pas agir en tyran en forçant le devoir de ses sujets. Au chœur qui le pousse à exiger de sa cité l’obéissance à sa seule décision : « C’est toi, la cité ; c’est toi, le Conseil ; chef sans contrôle, tu es le maître de l’autel […] ; il n’est point d’autres suffrages que les signes de ton front, d’autre sceptre que celui que tu tiens sur ton trône ; toi seul décides de tout » (p.64), il rétorque : « ne t’en remets pas à moi pour décider. Je te l’ai dit déjà : quel que soit mon pouvoir, je ne saurais rien faire sans le peuple. » (p.65).

**[Transition :]** L’Etat doit donc lui-même compter sur l’obéissance consentie de ses sujets car il est dans son intérêt propre, comme le dit encore Spinoza, de s’adresser à leur raison éclairée pour durer. Il est donc utile à l’individu comme à la communauté de relier la question du devoir à celle de l’individualité.

**III- Il ne faut donc pas s’effrayer de cette résistance : ce premier mouvement ne signifie pas qu’on est incapable d’obéir. Bien au contraire, il est très utile de concevoir le devoir comme manifestation de l’individualité.**

1- Cette résistance que génère en l’individu l’injonction sociale lui est utile en ce qu’elle lui permet de mieux se connaître.

• L’arrivée d’Ellen dans son petit monde déstabilise et incommode d’abord Newland Archer, en ce que l’anticonformisme de la jeune femme bouscule ses certitudes : « Le cas de la comtesse Olenska avait troublé en lui de vieilles convictions traditionnelles. » (p.61). Dès lors qu’il commence, à travers le cas de la jeune femme, d’interroger les conventions sociales et qu’il se donne le droit d’éprouver des doutes sur ses propres aspirations, il apprend à mieux se connaître et se demande s’il est vraiment fait pour la vie à laquelle il se destine : « Archer sentait que son sort était fixé. Pour le reste de ses jours, il monterait les marches en pierres jaune verdâtre, et traverserait le « vestibule pompéien », pour arriver à l’antichambre lambrissée de bois clair. » (p.87). Il se découvre plus passionné qu’il ne se croyait et effleure ce que pourrait être pleinement la vie. Il en éprouve, certes, un trouble profond, mais à partir de là essaie d’agir davantage en accord avec lui-même. Et lorsqu’il prend la décision de renoncer à partir en Europe pour suivre Ellen, afin d’accomplir son devoir d’époux et de père, il le fait en ayant reconnu tout ce à quoi cette décision l’engageait. Il fait sien son destin, il ne fait pas que le subir ; il n’est pas alors simplement le « produit » de la société qui est la sienne. De même les Danaïdes se découvrent plus audacieuses encore qu’elles ne le supposaient : plusieurs vers des *Suppliantes* nous les présentent non pas seulement comme des jeunes femmes résistant à l’injonction d’un mariage forcé, mais aspirant à conserver leur virginité et refusant toute union : elles se placent alors sous le patronage de la déesse Artémis qui, de Zeus, reçut avec Athéna la faveur de rester vierge : « que la chaste Artémis jette sur cette troupe un regard de pitié, afin que nul hymen ne nous vienne ployer sous le joug de Cypris ! A qui je hais soit réservée l’épreuve ! » (p.86).

• Dans l’œuvre de Spinoza, les dogmes de la religion érigés en vérité et entretenant les âmes dans la crainte et la superstition, empêchent véritablement de se connaître soi-même – « la plupart s’ignorent eux-mêmes » (p.43), et de trouver en soi les principes de la foi véritable, à savoir la nécessité des actes de justice et de charité. Pratique pour apaiser les foules enclines à aller dans tous les sens sous l’effet de la diversité de leurs passions (« on s’est appliqué avec le plus grand soin à entourer la religion, vraie ou fausse, d’un culte et d’un appareil propre à lui donner dans l’opinion plus de poids qu’à tout autre mobiles et à en faire pour toutes les âmes l’objet du plus scrupuleux et plus constant respect. »(p.46), la religion « extérieure », en laquelle réside essentiellement le devoir quotidien des hommes, fait oublier que la foi véritable nous fait reconnaître la nécessité des relations interhumaines fondées sur la justice et la charité, c’est-à-dire qu’elle est la révélation de ce qu’est notre humanité.

2- Le devoir ne peut être obéissance aveugle car il s’éprouve en acte, dans des circonstances particulières et relève aussi d’un choix libre de l’individu au sein des obligations sociales ou vis-à-vis d’elles.

• Spinoza se méfie de l’aspect théorique du devoir moral, notamment lorsqu’il confronte la notion de piété et d’impiété à l’exercice du pouvoir souverain. Dans le chapitre XIX de son traité, il avance l’idée selon laquelle le plus grand devoir de piété réside précisément dans la sauvegarde de l’Etat, sans lequel « rien de bon ne peut subsister » (p.173) ; on peut alors très bien considérer un acte pieux ou impie en soi, mais ce qui s’impose et ce qui fait le devoir finalement, c’est l’action pieuse envers l’Etat, ce qui, en dernier lieu, n’entrave pas la bonne marche de l’Etat et qui sert sa sauvegarde : il expose donc l’antithèse suivante : « on ne peut montrer aucune piété envers le prochain qui ne soit impie, si quelque dommage en est la conséquence pour l’Etat, et au contraire il n’est pas d’action impie envers le prochain qui ne prenne un caractère pieux, si elle est accomplie pour la conservation de l’Etat. » (p.173).

• C’est précisément sur la piété de son acte que s’interroge Pélasgos dans *Les Suppliantes*.Naturellement d’abord, en voyant des étrangères agenouillées près de l’autel de Zeus et munies des rameaux ornés des bandelettes sacrées, il est tenté de les accueillir en son foyer. Mais il n’oublie pas qu’il doit autant à sa patrie d’examiner avec soin la situation : « Vous n’êtes pas assise à mon propre foyer […]. Pour moi je ne saurais te faire de promesse, avant d’avoir communiqué les faits à tous les Argiens. » (p.64). Or, d’où vient l’injonction la plus puissante ? C’est finalement l’Etat et le salut de la cité qui l’emportent : « afin que l’affaire d’abord ne crée point de maux à notre cité […] ; afin qu’Argos échappe aux atteintes d’une guerre de représailles » (p.65). Ainsi, on est encore conforté dans l’idée que le devoir n’est pas mécanique, puisque sa teneur ne réside pas dans l’abstraction des principes, mais dans les actes.

• Dans le roman d’E. Wharton, la vieille Mrs. Mingott, qui pourtant tient toute sa tribu d’une main ferme, fait également preuve d’une grande ouverture d’esprit. Et sous l’impulsion d’Ellen, après avoir refusé de soutenir Regina Beaufort venue lui demander de couvrir le déshonneur de son époux en faillite, elle cède à une autre injonction que celle de la société : elle reconnaît en Ellen la noblesse de l’empathie et lui permet d’aller rendre visite à la reine déchue de la Cinquième avenue dans sa propre voiture, au vu et au su de tous, par conséquent.

3- Enfin, si le devoir est consentement, ce n’est pas à des préceptes théoriques et immuables : il épouse l’évolution des mœurs et de la pensée, et prend donc en compte les individualités.

• Si on obéissait aveuglément, sans que l’obéissance soit un acte volontaire et consenti, on admettrait alors que ce à quoi on obéit est figé à jamais, et que le devoir n’a rien à voir avec des raisons pratiques, qu’il n’est que théorie, qu’un ensemble de principes et de préceptes édictés une fois pour toutes. Ce serait alors nier la vie même, inscrite dans le temps et soumise au changement, et, partant, l’engagement de la liberté des hommes dans ce consentement au devoir. La résistance des Danaïdes à l’injonction d’épouser leurs cousins est une façon d’exposer, dans le théâtre contemporain d’une démocratie balbutiante, une forme de progrès dans la construction de la cité et l’élaboration de la justice : les jeunes femmes réfugiées à Argos fuient la logique endogamique de leur communauté et aspire à choisir elles-mêmes leur époux. Si les Egyptiades exigent ce mariage comme un devoir, les jeunes femmes et leur père dénoncent un crime cannibale : « frères changés en ennemis, qui veulent se souiller d’un crime à l’égard de leur propre race. L’oiseau reste-t-il pur, qui mange chair d’oiseau ? » (p.58). A la fin du *Temps de l’innocence*,Le jeune Archer ne cherche pas à épouser une jeune femme de la haute société new-yorkaise ; et personne ne s’offusque plus, alors qu’il s’est écoulé le temps d’une génération, de le voir fiancé à la fille de Beaufort. Le roman d’E. Wharton oscille entre la vision d’un certain immobilisme social et le changement inexorable de la société faite d’individus dont les aspirations changent : droits et devoirs évoluent donc. Le texte de Spinoza nous expose en ce sens une des erreurs commises par Moïse : celle d’avoir tenté de tout prévoir dans l’organisation de l’Etat comme dans l’existence quotidienne des Hébreux, dans la pensée que ses préceptes pouvaient être éternellement obéis. Or, c’était oublier, que nul Etat n’est éternel ; mais qu’il doit faire précisément avec les individualités des sujets.

• Si Spinoza rejette fermement l’action ou même l’intention révolutionnaire, et condamne ce qu’on a appelé plus tard « la désobéissance civile » en en faisant même parfois un devoir, il encourage la réforme. Ainsi celui qui décèlerait dans la loi une injustice ou une faiblesse a le devoir de la faire connaître sans se soustraire toutefois au fonctionnement des institutions établies. Or cette réforme n’est possible que par l’expression des opinions au sein de l’Etat, et par la sauvegarde de « la liberté de jugement » érigée en vertu politique ; il est donc primordial que s’expriment toutes les pensées, dans la mesure où elles ne menacent pas la sauvegarde de l’Etat, et au premier chef celles des artistes et des hommes de sciences par lesquels l’humanité progresse. Les injonctions communes changent donc au fil du temps, sous l’influence des individualités ; et ce qu’est le devoir en un temps, ne l’est plus dans un autre.